



**HAL**  
open science

## “Sévigné n’aurait pas mieux dit !” (Proust) : trafics de lettres, trafics de vie

Anne Simon

### ► To cite this version:

Anne Simon. “Sévigné n’aurait pas mieux dit !” (Proust) : trafics de lettres, trafics de vie. *Revue d’études proustiennes*, 2021, *Le commerce des lettres. Configurations et enjeux de l’épistolarité dans À la recherche du temps perdu*, 2 (14), pp.163-180. <10.48611/isbn.978-2-406-12119-0>. <hal-03503024>

**HAL Id: hal-03503024**

**<https://hal.science/hal-03503024v1>**

Submitted on 1 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

« SEVIGNE N’AURAIT PAS MIEUX DIT ! »

## Trafics de lettres, trafics de vies

### RÉSUMÉ

L’allusion aux lettres de Madame de Sévigné conduit Proust vers un commerce discursif qui ressemble fort à un trafic, sinon illicite, du moins interlope. Comme tout fétiche, l’incongru « côté Dostoïevski de Mme de Sévigné » est obnubilant : obsessionnel, obscurci et aveuglant. Sur cette figure d’outre-tombe incarnée par une correspondance qui se transmet de génération en génération se joue le fascinant théâtre d’ombres de la revenance et de la « transvertébration » des corps maternels.

### MOTS-CLEFS

Berncastel-Weil, correspondance, Madame de Sévigné, revenance, transvertébration

### SIMON (Anne)

« “Sévigné would not have said it better!”. Trafficking in letters, trafficking in lives »

**ABSTRACT** – The allusion to Madame de Sévigné’s letters leads Proust toward a discursive enterprise that strongly resembles a trafficking that is, if not illicit, then at least shady. Like any fetish, the incongruous “Dostoevsky side of Mme de Sévigné” is haunting: obsessive, obscure, and blinding. The fascinating shadow play of the revenance and the “transvertebration” of maternal bodies is played out on this figure from beyond the grave, embodied by a correspondence transmitted from generation to generation.

**KEYWORDS** – Berncastel-Weil, correspondence, Madame de Sévigné, revenance, transvertebration

« SEVIGNE N’AURAIT PAS MIEUX DIT ! »

## Trafics de lettres, trafics de vies

### LE COTE PROUST DE MADAME DE SEVIGNE

Madame de Sévigné dans l’œuvre et la vie de Proust, c’est à la fois beaucoup et très peu. Beaucoup, parce que la verve satirique de ses lettres, la démesure assumée de sa passion, sa hantise de la séparation orientent vers des manières, qui touchent Proust au cœur, de se rapporter à celles et ceux qu’elle aime en les discriminant des importuns ou en investissant leur corps du sein même de leur absence<sup>1</sup>. Peu car, à l’échelle de l’ensemble de son œuvre et de sa correspondance, l’immense épistolière, dont les évocations se situent « à mi-chemin de la citation et du pastiche<sup>2</sup> », est finalement peu convoquée, ou en boucle, pour exprimer les mêmes idées. Je rappelle que Proust a en réalité une connaissance partielle et même scolaire de la correspondance de la marquise, qu’il n’est pas capable de convoquer de mémoire, comme il sait le faire quand il cite Saint-Simon ou Racine. Aurait-on d’ailleurs à ce point associé Proust et Madame de Sévigné, si le romancier n’avait évoqué, de façon insolite voire incongrue, son « côté Dostoïevski » ? Le narrateur de la *Recherche* affirme lui-même que « c’est très tiré par les cheveux<sup>3</sup> » et Pierre Pachet s’amuse de son caractère très « discutable<sup>4</sup> ». Cette formule a pourtant fonctionné, pour la critique, comme ce que Barthes appelait un « mot-mana<sup>5</sup> ». Comme tout fétiche, « le côté Dostoïevski de Mme de Sévigné » est obnubilant : obsessionnel, aveuglant et obscurci. Conscient de l’inadéquation de sa comparaison, Proust rappelle lui-même que Dostoïevski nous présente l’effet après la cause chez des personnages qui semblent – à tort ou à raison, découvre-t-on peu à peu – enténébrés d’eux-mêmes, alors que l’exemple sur les chimériques coquecigrues concerne une impression sensible première : la confusion entre peinture de caractère et peinture de paysage, remarque Vincent Descombes, mène

---

<sup>1</sup> Cette contribution remanie une communication prononcée lors de la journée d’étude « Vivre en toutes lettres : le cas Sévigné », organisée par Jean-Charles Darmon et Mathilde Vanackere, Paris, École normale supérieure, 15 juin 2017.

<sup>2</sup> Luc Fraisse, « La feuille qui chante, ou l’imaginaire de la langue classique », *La Petite Musique du style. Proust et ses sources littéraires*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque proustienne », 2011, p. 109.

<sup>3</sup> *RTP*, III, p. 881. L’édition d’*À la recherche du temps perdu* utilisée est celle dirigée par Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989, 4 vol. : abrégée *RTP*.

<sup>4</sup> Pierre Pachet, « Lectures de Mme de Sévigné chez Proust », *Transitions*, séance du séminaire « Critique sentimentale » du 18 décembre 2015, <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/hospitalites/seminaire-critique-sentimentale>, consulté le 5 août 2020.

<sup>5</sup> In *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil, « Points Essais », 1975, p. 156.

sur une fausse piste<sup>6</sup>. La valeur quasi husserlienne de l'illusion d'optique correspond effectivement à la conception de l'art selon Proust et Elstir, mais ne fonctionne pas pour Dostoïevski dont les personnages ou les impressions qu'ils laissent d'eux évoluent dans le temps. Ajoutons que le romancier n'est pas vraiment concerné par les champs de blé sévignéens ou les marées normandes proustiennes... Dans ce passage donc, le héros, malgré l'insistance d'Albertine, ne trouve pas d'exemple approprié pour illustrer son portrait de Madame de Sévigné en écrivain russe du XIX<sup>e</sup> siècle :

Il est arrivé que Mme de Sévigné, comme Elstir, comme Dostoïevski, au lieu de présenter les choses dans l'ordre logique, c'est-à-dire en commençant par la cause, nous montre d'abord l'effet, l'illusion qui nous frappe. C'est ainsi que Dostoïevski présente ses personnages. Leurs actions nous apparaissent aussi trompeuses que ces effets d'Elstir où la mer a l'air d'être dans le ciel. Nous sommes tout étonnés après d'apprendre que cet homme sournois est au fond excellent, ou le contraire. – Oui [*répond Albertine*], mais un exemple pour Mme de Sévigné. – J'avoue, lui répondis-je en riant, que c'est très tiré par les cheveux, mais enfin je pourrais trouver des exemples. Voici une description<sup>7</sup>.

Inutile de poursuivre, le lecteur ne trouvera pas cette description dans la suite du texte. Tout d'abord parce qu'il n'y en pas tant que cela à se mettre sous la dent. Proust aurait certes pu utiliser la lettre du 21 octobre 1671 à Madame de Grignan, où Madame de Sévigné narre comment elle part le soir avec ses gardes à la recherche de loups dans ses bois, mais le ton est moins dostoïevskien (et pour cause) que badin :

nous avons honoré depuis deux jours le clair de lune de notre présence [...]. Nous vîmes d'abord un homme noir ; [...] Il s'approcha, et il se trouva que c'était La Mousse. Un peu plus loin, nous vîmes un corps blanc tout étendu. [...] c'était un arbre que j'avais fait abattre la semaine passée<sup>8</sup>.

« Voilà des aventures bien extraordinaires », conclut ironiquement la marquise. Ensuite, il est possible que Proust ne connaisse pas assez sa correspondance pour trouver une deuxième description présentant les effets avant la cause. *La Prisonnière* ne parvient donc pas à sortir de la description que le romancier a déjà citée, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, lorsque – gardons ces circonstances en mémoire – le protagoniste part en voyage avec sa grand-mère, mais sans sa mère. Pour contrer sa tristesse et sa panique, il se saoule dans le train en tentant de lire les lettres que sa grand-mère gênée lui tend, en l'occurrence celle du 12 juin 1680 à Madame de

---

<sup>6</sup> Vincent Descombes, « Le côté Dostoïevski de Mme de Sévigné », *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987, p. 264-266.

<sup>7</sup> *RTP*, III, p. 880-881.

<sup>8</sup> Lettre du 21 octobre 1671 à Madame de Grignan, *Correspondance*, I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 368. *Ibid.* pour la citation qui suit.

Grignan, très connue des élèves de la fin du siècle, tels ceux qui ont fait leurs études au lycée Condorcet :

déjà cet après-midi-là, dans ce wagon, en relisant la lettre où apparaît le clair de lune : « Je ne pus résister à la tentation, je mets toutes mes coiffes et casaques qui n'étaient pas nécessaires, je vais dans ce mail dont l'air est bon comme celui de ma chambre ; je trouve mille coquecigrues, des moines blancs et noirs, plusieurs religieuses grises et blanches, du linge jeté par-ci par-là, des hommes ensevelis tout droits contre des arbres, etc. », je fus ravi par ce que j'eusse appelé un peu plus tard (ne peint-elle pas les paysages de la même façon que lui, les caractères ?) le côté Dostoïevski des *Lettres de Madame de Sévigné*<sup>9</sup>.

Je ne m'attarderai pas sur cette réinvention du style de Sévigné par Proust – il reprend encore le même exemple en 1919 dans une lettre à Jean Cocteau<sup>10</sup> –, qui sert en réalité son propre rapport au monde. Il s'agit en effet de reprendre « le *la* de l'impression première<sup>11</sup> » en tentant au maximum de « faire chanter la pluie doucement au milieu de la chambre et tomber en déluge dans la cour l'ébullition de notre tisane<sup>12</sup> ». On est bien à l'époque du retour aux choses mêmes de Husserl et de Rilke : « Les tramways traversent furieusement ma chambre en sonnante. Les automobiles passent par-dessus moi<sup>13</sup> ». Comme le précise Roger Duchêne, Madame de Sévigné sert « d'exemple et de garant pour sa propre méthode<sup>14</sup> », et Proust omet délibérément la fin rationalisante du passage, qui rend compte d'un « spectacle » et non d'« une aventure réelle<sup>15</sup> » : « [a]près avoir ri de toutes ces figures, et nous être persuadés que voilà ce qui s'appelle des esprits et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revînmes sans nous arrêter<sup>16</sup> ». Par bien des aspects, dont la propension de Proust à métaboliser ses sources, Madame de Sévigné est un personnage de roman, comme Madame de Beausergent, autrice fictive de mémoires tout aussi inventées, à laquelle son nom est constamment accolé<sup>17</sup>, en une proximité qui vient signer la fictionnalisation de l'épistolière réelle<sup>18</sup>.

---

<sup>9</sup> RTP, II, p. 14 ; la citation, approximative, est tirée de l'édition classique des *Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, recueillies et annotées par M. Monmerqué, Paris, Hachette, 1862 : cf. lettre du 12 juin 1680 à Madame de Grignan, *Correspondance*, II, *op. cit.*, p. 970.

<sup>10</sup> [Peu avant le 7 août 1919], *Correspondance de Marcel Proust*, t. XXI, *op. cit.*, p. 674 ; cette reprise est encore un argument à l'appui de la thèse selon laquelle Proust connaît davantage Madame de Sévigné par sa scolarité que par une fréquentation assidue.

<sup>11</sup> RTP, II, Esquisse XLVIII, p. 949-950.

<sup>12</sup> RTP, IV, p. 622.

<sup>13</sup> Rainer Maria Rilke, *Carnets de Malte Laurids Brigge*, Paris, Gallimard, 1991, p. 22.

<sup>14</sup> Roger Duchêne, « Madame de Sévigné, personnage de roman dans l'œuvre de Proust », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 96<sup>e</sup> année, n° 3, mai-juin 1996, p. 465.

<sup>15</sup> Vincent Descombes, « Dans l'atelier d'Elstir », *op. cit.*, p. 285-286.

<sup>16</sup> Lettre du 12 juin 1680 à Madame de Grignan, *Correspondance*, II, *op. cit.*, p. 970.

<sup>17</sup> Voir par exemple RTP, III, p. 230 ; le modèle de Madame de Beausergent est sans doute Madame de Boigne.

<sup>18</sup> Luc Fraisse analysait déjà la figure de Madame de Sévigné comme celle d'un personnage romanesque, in *La Correspondance de Proust – son statut dans l'œuvre, l'histoire de son édition*, Besançon, Annales littéraires de Franche-Comté, 1998, p. 22.

L'objectif des pages qui suivent n'est pas de présenter un panorama analytique des occurrences du nom de Madame de Sévigné chez Proust : il est d'examiner comment celui-ci fait usage de la figure de Madame de Sévigné pour tisser un lien intime entre la lettre et la hantise. Je rappelle simplement, pour éclairer mon propos, que ce nom, qui n'apparaît pas dans le brouillon de *Jean Santeuil* et dont on trouve très peu d'occurrences dans la correspondance même de l'écrivain, encadre pourtant sa vie adulte puisqu'il apparaît en 1895 comme en 1920. Dès 1895, dans « La mort de Baldassare Silvande<sup>19</sup> », nouvelle publiée lorsque Proust a vingt-quatre ans, un exergue reproduit le fameux mot de la marquise à propos du jeune fils de Madame de Grignan qui refuse de lire : « Sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas<sup>20</sup> ». Puis une lettre de 1896 à Reynaldo Hahn renvoie à la formule rebattue et peut-être apocryphe « faner est la plus jolie chose du monde<sup>21</sup> », dont Proust se gaussera si souvent ensuite : « Maman [...] veut absolument me ramener. Nous accusions à tort ce traitement. La cause est que partout ici on fait les foins. Vous connaissez trop la Sévigné pour ne pas savoir ce que c'est que le fanage. C'est une jolie chose qui me fait mal<sup>22</sup>. » D'autres occurrences suivront. Retenons que la dernière évocation de Madame de Sévigné apparaît en 1920, dans une lettre au directeur de *La Revue de Paris*, André Chaumeix. Proust y revient sur la rédaction de sa préface à *Tendres Stocks* de Paul Morand, ouvrage sur lequel il ne ménage pas sa critique ; il mentionne alors, dans un même ordre d'idée, une phrase de Madame de Sévigné qu'il n'aime pas particulièrement, mais dont la « composition », le « coloris » et la « variété » n'en peignent pas moins un « tableau pour une "tribune française" » – une page donnant à lire le portrait d'une France immémoriale – dont Boileau serait bien incapable.

Chose inimaginable concernant la petite quinzaine d'occurrences du nom de Sévigné ou de celui de Grignan dans la monumentale *Correspondance* de Proust<sup>23</sup> : aucune lettre de celui-ci à « maman » ne mentionne le nom de Madame de Sévigné, et une seule lettre de Madame Proust à son fils le cite, de façon symptomatique après la mort d'Adèle Berncastel-Weil, grand-mère maternelle aimante et aimée. Comme le suggère une lettre légèrement postérieure au décès de cette dernière, sa fille lisait peut-être Madame de Sévigné pour accompagner sa fin de vie<sup>24</sup> : « Quelquefois je rencontre aussi dans Mme de Sévigné des pensées, des mots qui me font plaisir.

---

<sup>19</sup> In *Les Plaisirs et les jours*, Pierre Clarac et Yves Sandre éd., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 17.

<sup>20</sup> Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan, 24 janvier 1689, *Correspondance*, III, *op. cit.*, p. 582.

<sup>21</sup> Lettre de Madame de Sévigné à Coulanges, Aux Rochers [château près de Vitré], 22 juillet 1671, *Correspondance*, I, *op. cit.*, p. 303-304.

<sup>22</sup> Lettre à Reynaldo Hahn, Établissement thermal et Casino, Mont-Dore (Puy-de-Dôme), [Vers le 18 à 20 août 1896], *Correspondance de Marcel Proust*, t. II, Philip Kolb éd., Paris, Plon, 1970-1993, p. 106.

<sup>23</sup> Une quinzaine d'occurrences du nom de Sévigné sont prises en charge par Proust sur la cinquantaine d'occurrences émanant de Proust *et* de ses correspondants.

<sup>24</sup> Selon Roger Duchêne, on ne sait cependant rien des lectures de la grand-mère maternelle de Proust, in « Madame de Sévigné, personnage de roman dans l'œuvre de Proust », *op. cit.*, p. 469.

Elle dit [...] « Je connais une autre mère qui ne se compte pour guère, qui est toute *transmise* à ses enfants. » N'est-ce pas bien appliqué à ta grand-mère<sup>25</sup> ? » Une autre lettre de Madame Proust, qui porte sur celles que son fils lui écrit, plagie le style de Madame de Sévigné : « je les lis, relis, regrignote tous les petits coins puis le soir tâte encore s'il reste quelque chose de bon à savourer<sup>26</sup> ». Fait important : Roger Duchêne a montré « que c'est Proust lui-même qui a initié sa mère à la lecture de Madame de Sévigné<sup>27</sup> » et que celle-ci n'était pas un des auteurs préférés du romancier. Madame de Sévigné est donc moins un référent dans le réel qu'elle n'exerce une fonction romanesque.

De fait, une trentaine de passages dans la *Recherche* font allusion à l'épistolière, de façon peu variée sinon redondante. Elle opère tout d'abord comme un discriminant existentiel et social permettant de séparer le bon grain (les êtres altruistes et aimants; les gens fréquentables selon les codes stricts de Combray) de l'ivraie (les insensibles, les imbéciles et les immoraux). C'est en deuxième lieu une mère sagace et inquiète qui tente de prodiguer de discrets conseils au fils prodigue – la figure de Madame de Grignan est chez Proust, étrangement ou non, souvent escamotée. On a vu aussi que sa prose constitue le modèle fantasmé, construit ou utile d'un style en accord avec le monde sensible. Enfin, et c'est sur ce dernier trait que je me pencherai, Madame de Sévigné est une figure d'outre-tombe sur laquelle se joue, à la manière de la « transvertébration » évoquée dans l'épisode de la lanterne magique, le drame de l'« incompréhensible contradiction du souvenir et du néant<sup>28</sup> » et le fascinant théâtre d'ombres de la revenance.

#### « TOUTE TRANSMISE A SES ENFANTS » : TRAFICS DE CORPS

Quittant ce bref et pauvre aperçu biographique, sans doute est-ce avec le constat réitéré, par deux fois, du « Sévigné n'aurait pas mieux dit<sup>29</sup> » qu'il faut enfin lancer cette contribution. Sévigné, c'est d'abord une parole, d'emblée reliée à la justesse, celle de la noblesse de l'âme ou de l'éclat du cœur ; plus exactement, Sévigné conduit moins vers une parole que vers un *échange* de paroles et une prise de corps, qui ressemblent fort à ce que j'ai ailleurs appelé un « trafic » : un commerce, pour parler l'idiome dix-septième siècle, sinon illicite, du moins interlope, qui se joue sur le plan d'une négociation intime, secrète, où le passage d'un écrivain à l'autre s'effectue moins sous les

---

<sup>25</sup> Lettre à André Chaumeix, 1920, *Correspondance de Marcel Proust*, I, *op. cit.*, p. 138.

<sup>26</sup> Lettre de Madame Proust, 1903, *Correspondance de Marcel Proust*, III, *op. cit.*, p. 411, qui selon Luc Fraisse (*La Correspondance de Proust*, *op. cit.*, p. 22) peut par exemple renvoyer à la lettre de Madame de Sévigné du 18 février 1671, in *Correspondance*, I, *op. cit.*, p. 160-163.

<sup>27</sup> Roger Duchêne, « Proust, lecteur de Mme de Sévigné », *Offene Gefüge. Festschrift für Fritz Nies*, Narr-Verlag, Tübingen, 1994, p. 226.

<sup>28</sup> RTP, III, p. 165.

<sup>29</sup> RTP, I, p. 20 et II, p. 625.

auspices d'une citation explicite, d'une thématique véritablement commune, que sous ceux d'une assimilation et d'une incorporation témoignant d'une parenté vitale, inventée et fantasmée. On retrouve le schème de *François le Champi* et sa ronde archaïque de mères, qui tourne autour de différents niveaux de fictionnalité : la grand-mère de la *Recherche* offre à son petit-fils un livre sur l'amour entre un fils et sa mère (adoptive), lu par une mère dont le souffle au « flot puissant », à « l'accent cordial<sup>30</sup> » retient le sens explicite tout en le laissant passer charnellement – scène insufflante écrite par un homme qui a perdu sa mère... Dans *Les Mots*, Sartre, ou plutôt l'enfant Poulou, entrera à son tour dans la ronde avec cette fois une mère-sœur, mais c'est une autre histoire.

Force est de constater que c'est moins le contenu supposé de la parole de Sévigné qui compte, moins ce qu'elle aurait pu dire, que, pragmatiquement, la personne qui l'énonce, et surtout celle qui l'entend : d'un côté, un être sensible comme le giletier Jupien ou le comte de Nassau, aristocrate sodomite que l'ensemble du personnel du roman proustien critique, sauf le narrateur et sa mère<sup>31</sup> ; de l'autre, ces deux figures de l'amour fou que sont la mère et la grand-mère. Pour cette dernière ainsi, lors de la première occurrence du nom de Madame de Sévigné dans la *Recherche*, occurrence très précoce puisque nous sommes au tout début du roman,

la distinction était quelque chose d'absolument indépendant du rang social. Elle s'extasiait sur une réponse que le giletier lui avait faite, disant à maman : « Sévigné n'aurait pas mieux dit ! » et en revanche, d'un neveu de Mme de Villeparisis qu'elle avait rencontré chez elle : « Ah ! ma fille, comme il est commun<sup>32</sup> ! »

On retrouve la même formule quelques milles pages plus loin, dans *Le Côté de Guermantes*,

II :

Je me rappelais ce comte de Nassau comme un des plus remarquables jeunes gens que j'aie rencontrés, déjà dévoré alors d'un sombre et éclatant amour pour sa fiancée. Je fus très touché des lettres qu'il ne cessa de m'écrire pendant la maladie de ma grand-mère, et Maman elle-même émue, reprenait tristement un mot de sa mère : Sévigné n'aurait pas mieux dit<sup>33</sup>.

---

<sup>30</sup> RTP, I, p. 42 : « tantôt pressant, tantôt ralentissant la marche des syllabes [...], elle insufflait à cette prose si commune une sorte de vie sentimentale et continue » ; je souligne. Sur ce parallèle entre Proust et Sartre, voir Anne Simon, « Le frère ennemi (Sartre) », *Trafics de Proust. Merleau-Ponty, Sartre, Deleuze, Barthes*, Paris, Hermann, « Philosophie », 2016, p. 112-114 ; et Davide Vago, « “L'enfer, c'est l'autre”. Su un intertesto proustiano in Sartre, *Les Mots* », *Quaderni proustiani*, n° 13, 2018, <http://quaderniproustiani.padovauniversitypress.it/2018/1/3> (consulté le 2/05/2021).

<sup>31</sup> Le narrateur ne se prive pas de rapporter au sujet du comte de Nassau les « potins » qui soulèvent sur son appartenance à Sodome « un coin insoupçonné du revers de l'étoffe » (RTP, III, p. 435) ; Jean-Yves Tadié rappelle que le comte de Nassau a pour modèle Pierre de Polignac, duc de Valentinois, dernier amour aristocrate de Proust, qui fut déçu par son mariage (*Marcel Proust, op. cit.*, p. 841-843).

<sup>32</sup> RTP, I, p. 20.

<sup>33</sup> RTP, II, p. 625.

Par-delà ce rôle de discriminant et de marqueur dont j'ai relevé la fonction – la société se divisant dans le cercle maternel entre ceux qui ont un cœur, et ceux qui n'en ont pas –, ce qui compte donc n'est ni ce qui a été proféré, puisque dans les deux cas on en ignore la teneur, ni qui l'a proféré. Ce qui compte, c'est qui l'a entendu, qui l'a répété, qui l'a échangé, qui l'a revivifié : une mère, une grand-mère, une agonisante, puis une morte qui, à la lettre, « saisit le vif<sup>34</sup> », et se transforme en Dibbouk ou en vampire<sup>35</sup>. C'est sans doute cela, le côté Sévigné de Proust : cette insistance sur la réception des lettres, de l'amour, des mots dits par des absentes qui sont parfois des mortes et que des vivants reprennent à leur compte pour les faire à nouveau circuler, comme le sang. Cette réception est matérielle en premier lieu, Proust s'accordant avec la marquise si avide de savoir ce qu'il en est de la destination de ses lettres, si soucieuse d'en avertir sa fille en retour ; même à une simple fréquentation mondaine, comme le romancier et historien d'art Jean-Louis Vaudoier, Proust égrène la liste des lettres qu'il lui a écrites, auxquelles il n'a pas eu réponse :

ne négligez pas le gentil conseil de Mme de Sévigné à sa fille quand elle lui dit qu'à ceux qui sont au loin, qui s'inquiètent que les lettres ne parviennent pas, il n'est pas superflu, il est doux de dire ce qui fait sourire chez les marchands : « J'ai bien reçu votre lettre du<sup>36</sup>... ».

Dans le roman, la mère du narrateur lui reproche, de son côté,

de ne pas l'avertir immédiatement, après chacune, que je l'avais reçue : « Tu sais bien que Mme de Sévigné disait : “Quand on est loin on ne se moque plus des lettres qui commencent par : j'ai reçu la vôtre<sup>37</sup>”. »

C'est que, Laclos le roué le savait lui aussi, une lettre n'est pas une lettre – pas plus qu'une parole dite, émise, soufflée, incarnée n'est un mot – : c'est une projection humorale autant qu'une sédimentation de temps et d'affect, bref un viatique qui exorcise l'absence en déroulant le fil rouge ou le cordon ombilical du lien maternel tout au long des routes de France ou, à l'époque de Proust, des rails des Compagnies de chemins de fer.

De fait, ce qui prime est la transmission de la parole, de niveau en niveau, en une suite ininterrompue. « Elle s'extasiait sur une réponse que le giletier lui avait faite, disant à maman, “Sévigné n'aurait pas mieux dit” » : la grand-mère pose une question à laquelle répond Jupien, et cette réponse, dont le contenu, informulé, se confond en réalité avec cette chaîne de souffles, est à la

---

<sup>34</sup> RTP, III, p. 166.

<sup>35</sup> Dagmar Wieser évoque la « “vampirisation” de la vivante par la morte », qu'elle relie ensuite de façon très convaincante à l'inversion et à « une étiologie de l'homosexualité », in « Proust et Mme de Sévigné », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 1, 2000, p. 97, p. 101 sq.

<sup>36</sup> Lettre à Jean-Louis Vaudoier, 26 novembre 1916, *Correspondance de Marcel Proust*, t. XV, *op. cit.*, p. 333.

<sup>37</sup> RTP, III, p. 647.

fois transmise à « maman » et écoutée par le petit-fils. Celui-ci la couche par écrit, et nous la transmet, à nouveau...

Ce qu'évoque avant tout la parole de Madame de Sévigné, c'est donc l'absence – la triade « Sévigné-lettre-absence » fonctionne dans la *Recherche* de façon métonymique ou palimpsestique. Il ne s'agit cependant pas simplement de l'éloignement géographique, qui prend parfois la puissance d'un abyme psychique, celui bien connu qui sépare Madame de Sévigné de Madame de Grignan. Madame de Sévigné oriente en réalité vers la mort à venir, ou plus exactement, à habiter. L'attaque neurologique de la grand-mère, tout comme son agonie, sont ainsi placées sous le signe sévignéen par excellence, celui de l'adieu. Comme toujours chez Proust – qu'on pense à la profanation sadique de Mademoiselle Vinteuil envers son père, ou aux passages satiriques sur le judaïsme et l'homosexualité –, l'hommage et l'identification prennent la forme d'un double blasphème. Alors que la grand-mère, sentant la mort approcher, renâcle à sortir, sa fille, soutenue par l'inepte Docteur du Boulbon, suggère qu'elle se rende aux Champs-Élysées, près du laurier où le narrateur, dans ses jeux troubles avec Gilberte, eut un premier orgasme :

Ce qui décida ma mère fut que [...] ma grand-mère ne sortait plus, ne se levait guère. Elle avait beau nous répondre par la lettre de Mme de Sévigné sur Mme de La Fayette : « On disait qu'elle était folle de ne vouloir point sortir. Je disais à ces personnes si précipitées dans leur jugement : "Mme de La Fayette n'est pas folle" et je m'en tenais là. Il a fallu qu'elle soit morte pour faire voir qu'elle avait raison de ne pas sortir. » Du Boulbon appelé donna tort, sinon à Mme de Sévigné qu'on ne lui cita pas, du moins à ma grand-mère. [...] « Allez aux Champs-Élysées, Madame, près du massif de lauriers qu'aime votre petit-fils. Le laurier vous sera salutaire. Il purifie<sup>38</sup>. »

Loin d'être comme le suggère le docteur, « le plus beau des antiseptiques », ce laurier profané renvoie à une manière bien proustienne de relier la sexualité, la culpabilité et la mise à mort d'un *imago* maternel. La grand-mère et son porte-voix du XVII<sup>e</sup> siècle ont en réalité raison, puisque c'est en se rendant malgré elle près du laurier dans ces Champs-Élysées mortifères qu'elle subit sa première attaque cérébrale. Deuxième blasphème, scatologique cette fois, la scène se passe dans les mythiques et « hypogéenne[s]<sup>39</sup> » latrines des Champs-Élysées, entrée des enfers et lieu social de la cruauté : on se souvient que la dame-pipi qui perçoit les entrées est surnommée la « marquise » parce que, selon Françoise<sup>40</sup>, elle appartient, malgré « des revers », « à la famille de Saint-Ferréol ». « Avec son museau énorme et irrégulier enduit de plâtre grossier, et son petit bonnet de fleurs

---

<sup>38</sup> RTP, II, p. 597-599 ; cf. la lettre de Madame de Sévigné à la comtesse de Guitaut du 3 juin 1693 in *Correspondance*, III, *op. cit.*, p. 1006-1007.

<sup>39</sup> Cf. « la porte hypogéenne de ces cubes de pierre où les hommes sont accroupis comme des sphinx », in RTP, I, p. 484.

<sup>40</sup> Ilaria Vidotto relève justement que Françoise, figure maternelle, est aussi impliquée dans ce trafic des paroles : « elle disait "faire réponse" comme Mme de Sévigné » (RTP, II, p. 322-323). L'expression suggère que la langue est bien un des lieux de la revenance.

rouges et de dentelle noire surmontant sa perruque rousse », elle explique au garde forestier les us et coutumes de son « petit Paris », et refuse l'entrée de ses toilettes – pardon de ses « salons » – à une femme pressée mais « mal vêtue<sup>41</sup> ». Intense activité mondaine qui donne tout loisir à la grand-mère de s'écrouler en silence dans son cabinet puis d'en sortir chancelante.

D'une marquise (la tenancière) l'autre (l'épistolière) s'effectue donc une substitution sauvage, qui annonce la substitution entre la mère et la grand-mère du narrateur sur laquelle je reviendrai plus loin :

Son chapeau était de travers, son manteau sale, elle avait l'aspect désordonné et mécontent, la figure rouge et préoccupée d'une personne qui vient d'être bousculée par une voiture ou qu'on a retirée d'un fossé.

[...]

– J'ai entendu toute la conversation entre la « marquise » et le garde, me dit-elle. C'était on ne peut plus Guermantes et petit noyau Verdurin. Dieu ! qu'en termes galants ces choses-là étaient mises. » Et elle ajouta encore, avec application, ceci de sa marquise à elle, Mme de Sévigné : « En les écoutant je pensais qu'ils me préparaient les délices d'un adieu<sup>42</sup>. »

La grand-mère renvoie à une lettre adressée à Madame de Grignan, où Madame de Sévigné se plaint d'une visite pénible que lui fait Madame de La Hamelinère, qu'elle espère offenser par son désintérêt : « Ainsi je me ménage les délices d'un adieu charmant qu'il est impossible d'avoir quand on a une bonne compagnie<sup>43</sup> ». La mention d'un « adieu », alors que vient de commencer l'agonie de la grand-mère, prend bien entendu une résonance funèbre. La scène des Champs-Élysées se termine de fait par une lutte entre le désir de se référer à Madame de Sévigné comme à une preuve de vitalité et de présence d'esprit, et la maladie, monstre envahissant qui prend possession de son corps :

Voilà le propos qu'elle me tint et où elle avait mis toute sa finesse, son goût des citations, sa mémoire des classiques, un peu plus même qu'elle n'eût fait d'habitude et comme pour montrer qu'elle gardait bien tout cela en sa possession. Mais ces phrases, je les devinai plutôt que je ne les entendis, tant elle les prononça d'une voix ronchonante et en serrant les dents plus que ne pouvait l'expliquer la peur de vomir<sup>44</sup>.

Cette voix qu'on peut déjà qualifier d'outre-tombe emprunte donc le style de Madame de Sévigné pour contrer le caractère sordide – indissociablement tragique et comique – du cadre qui préside à la disparition du personnage le plus aimé de la *Recherche*. Madame de Sévigné fonctionne

---

<sup>41</sup> RTP, II, p. 605 et 607.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 607-608.

<sup>43</sup> Lettre à Madame de Grignan, 21 juin 1680, *Correspondance*, II, *op. cit.*, p. 984. Cf. note 1 de RTP, II, p. 608.

<sup>44</sup> RTP, II, p. 607-608.

comme un modèle d'analyse morale ou sociale, qu'on peut pasticher autant que Saint-Simon, utilisé pour peindre les rapports hiérarchiques entre Tante Léonie et sa domesticité. Mais par-delà cet usage, ses apparitions en des points stratégiques du roman évoquent surtout l'idée qu'une lecture – une vraie lecture, celle qui s'avère « incitation<sup>45</sup> » à l'écriture et initiation à la vie, celle dont Merleau-Ponty parlerait comme d'une « institution<sup>46</sup> » – est une parentèle et une hantise, plus encore qu'une fréquentation. Dans la *Recherche*, on trafique avec Sévigné, on se l'approprie, on pense à elle et on pense par elle : on la transmigre.

### TRANSMIGRATIONS DE MADAME DE SEVIGNE

La lecture des lettres nous fait entrer dans une vie qui n'est pas sans fard : chacun sait à quel point le destinataire importe pour Madame de Sévigné, qui s'adapte à lui avec le brio qu'on lui connaît. Plus fondamentalement, sa correspondance fonctionne chez Proust comme une proposition morale qui renvoie non seulement aux qualités de cœur ou à la droiture existentielle de tel ou tel, mais à ce que nous devons à nos morts comme à nous-mêmes. Je l'ai précisé en introduction, Proust avait sans doute moins lu Sévigné qu'on ne l'a cru. Ce qui prévaut est l'imaginaire même de cette correspondance, fondée sur une séparation entre la mère et la fille si aisément transposable dans la psyché et la structure singulières de la relation œdipienne entre « Maman » et son « serin<sup>47</sup> ». La correspondance de Madame de Sévigné permet donc d'embrayer sur un monde organiquement habité par l'absence. Une fois la grand-mère Berncastel-Weil morte, une fois la mère Weil-Proust morte, une fois la grand-mère du narrateur morte, morte jetant son ombre portée sur la mère du narrateur qui sera la prochaine, Madame de Sévigné peut devenir le signifiant d'une forme très particulière de revenance. Le narrateur se souvient ainsi de sa mère ne quittant plus les « deux livres préférés » de sa propre mère disparue, « les *Mémoires* de Mme de Beausergent et les *Lettres* de Mme de Sévigné. Elle, et aucun de nous, n'avait pu supporter qu'on appelât cette dernière la “spirituelle marquise”, pas plus que La Fontaine “le Bonhomme”. Mais quand elle lisait dans les lettres ces mots : “ma fille”, elle croyait entendre sa mère lui parler<sup>48</sup>. »

---

<sup>45</sup> « Journées de lecture » (paru en 1905 sous le titre « Sur la lecture »), *Pastiches et Mélanges*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 176 : « Pour l'auteur ils (*les beaux livres*) pourraient s'appeler “Conclusions” et pour le lecteur “Incitations”. Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs. »

<sup>46</sup> *L'Institution dans l'histoire personnelle et publique* in *L'Institution, la passivité. Notes de cours au Collège de France (1954-1955)*, texte établi par Dominique Darmaillacq, Claude Lefort et Stéphanie Ménasé, Paris, Belin, 2003, p. 39-40 et p. 64-77.

<sup>47</sup> *RTP*, I, p. 38 ; sur cette relation, voir Evelyne Bloch-Dano, *Madame Proust*, Paris, Grasset, « Biographie », 2004.

<sup>48</sup> *RTP*, III, p. 167-168.

Dans ces trafics de paroles et de mères, dans ces trafics de paroles de mères, le livre imaginaire – car telle est au fond la correspondance de Sévigné pour Proust – fonctionne comme un modèle de vie en prise directe avec la mort plus qu’avec l’absence. Il devient à la fois un viatique, un testament d’outre-tombe et un livre-chaman où se joue « le culte du regret<sup>49</sup> » pour les disparues. Les deux « livres préférés<sup>50</sup> » qu’on emporte avec soi sont en réalité des « reliques<sup>51</sup> » quasi organiques, qui s’inscrivent dans la longue chaîne de ces métonymies incarnées que sont les objets qui ont touché, habillé ou couvert la chair de l’absente, voire qui, subliminalement, en creusent l’intimité – Freud se serait délecté du « manchon » et du « sac » dans la citation suivante :

Non seulement ma mère ne pouvait se séparer du sac de ma grand-mère, devenu plus précieux que s’il eût été de saphirs et de diamants, de son manchon, de tous ces vêtements qui accentuaient encore la ressemblance d’aspect entre elles deux, mais même des volumes de Mme de Sévigné que ma grand-mère avait toujours avec elle, exemplaires que ma mère n’eût pas changés contre le manuscrit même des *Lettres*<sup>52</sup>.

Les mémoires et les correspondances, inventées ou réelles, constituent un comble de l’écriture intime. Vélin-peau, graphe-caresse, signature-origine, encre-sang sperme ou larmes, la surimpression de la lettre et du corps exprime un rapport charnel au temps et à la mémoire – et ma pensée bien sûr s’égare sur Abélard, les deux Héloïse, Werther, Mme de Tourvel et Valmont... L’énorme et parfois fastidieuse correspondance de Madame Weil-Proust et de son fils redouble la correspondance de Madame de Sévigné et de sa fille, selon une logique délirante et fantasmatique, puisqu’on a vu que l’épistolière n’apparaît que de façon rarissime dans les échanges entre le fils et la mère. Tout se passe comme si la lecture très partielle de Madame de Sévigné était fantasmée, de façon exactement inverse à l’obnubilation de la lecture réelle que Barthes n’a eu de cesse de faire de Proust, lecture dans laquelle s’est perdue la « préparation » de son roman, lecture dans laquelle a failli sombrer son « je », dévoré par le « Moi idéal<sup>53</sup> » qu’il avait projeté hors de lui-même – il retrouvera sa capacité à la diction de soi *in extremis* dans *La Chambre claire*. Contrairement donc à Barthes condamné à la stérilité romanesque car dépendant d’un livre réel (la *Recherche*), le fantasme déguisé en obsession est ce qui permet à Proust d’écrire réellement *hors de soi*, à partir d’autrui : un autrui qui potentialise une forme de soi... Le « vivre » chez Sévigné et Proust passe par ce précipité de chagrin, d’attention et de désir qu’est la lettre<sup>54</sup>, sceau d’une vie qui s’affirme inhabitable sans l’autre. Du délire d’amour témoigne le délire du souci pour la santé de l’absent qui

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 167. La question fameuse de l’« écrivain préféré » apparaît très tôt dans la *Recherche* (elle hantera Barthes au point de le conduire à l’accident qui lui fut fatal).

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 166-167.

<sup>53</sup> Voir Anne Simon, « Barthes (le Moi idéal) », *Trafics de Proust, op. cit.*, p. 155 sq.

<sup>54</sup> Par-delà le cas Sévigné, de nombreuses lettres fictives cristallisent dans la *Recherche* un précipité du même type.

conduit les mères de Madame de Grignan (je renvoie par exemple à sa deuxième grossesse) comme de Proust à exiger des comptes-rendus détaillés qui, loin d'être ridicules, sont en réalité les chroniques de corps mal séparés parce qu'inséparables. La correspondance est une *corps-respondance*, un corps-à-corps paradoxal qui défie la distance et qui exige une réponse valant présence, attachement et, on le verra, possession. Pour la mère du narrateur, conserver les volumes dont ne se séparait pas celle qui est désormais morte, c'est conserver une « première édition » originaire qui renvoie non pas à celle des bibliophiles mais à la seule qui vaille pour Proust, celle si « précieuse » dont on a reçu « une impression originale<sup>55</sup> » – à tous les sens du terme « impression ». Ce que Proust et ses personnages cherchent dans la lettre, c'est une écriture assimilable à la voix maternelle : c'est, si l'on en croit le champ lexical récurrent de l'ensemble des citations que j'ai faites, une parole, une prononciation, un dire, une émission, une oralité primordiale – « Elle voulut descendre sur la digue voir cette plage dont *ma grand-mère lui parlait* tous les jours *en lui écrivant*<sup>56</sup> ». « Penser à quelqu'un, c'est penser à un style » écrit Frédéric Worms, c'est réactiver la relation secrète « entre les êtres qui ont été provisoirement et précairement le centre mutuel du monde l'un pour l'autre<sup>57</sup> ». Le problème, pour la mère proustienne (réelle ou romanesque), est l'incapacité à vivre la relation centrale de façon saine, c'est-à-dire de façon éphémère et déliable :

Mais surtout, conservant précieusement comme des reliques, non pas seulement la broche, l'en-tout-cas, le manteau, le volume de Mme de Sévigné, mais aussi les habitudes de pensée et de langage de sa mère, cherchant en toute occasion quelle opinion celle-ci eût émise, ma mère ne pouvait douter de la condamnation que ma grand-mère eût prononcée contre le livre de Mardrus<sup>58</sup>.

La suite de la citation vient étrangement, on comprendra pourquoi plus loin, relier Madame de Sévigné aux « Carlovingiens » et à Bloch :

Elle (*Maman*) se rappelait qu'à Combray tandis qu'avant de partir marcher du côté de Méséglise, je lisais Augustin Thierry, ma grand-mère, contente de mes lectures, de mes promenades, s'indignait pourtant de voir celui dont le nom restait attaché à cet hémistiche : « Puis règne Mérovée » appelé Merowig, refusait de dire Carolingiens pour les Carlovingiens, auxquels elle restait fidèle. Enfin je lui avais raconté ce que ma grand-mère avait pensé des noms grecs que Bloch, d'après Leconte de Lisle, donnait aux dieux d'Homère, allant même, pour les choses les plus simples, à se faire un devoir

---

<sup>55</sup> RTP, IV, p. 465 : « Je rechercherais les éditions originales, je veux dire celles où j'eus de ce livre une impression originale. »

<sup>56</sup> RTP, III, p. 167-168 ; je souligne.

<sup>57</sup> Frédéric Worms, *Penser à quelqu'un*, Paris, Flammarion, 2014, p. 42 et p. 196.

<sup>58</sup> RTP, III, p. 230.

religieux en lequel il croyait que consistait le talent littéraire, d'adopter une orthographe grecque<sup>59</sup>.

Les premières éditions telles que l'entend Proust se transforment, comme les livres de Bergotte une fois enterré, en « anges aux ailes éployées » qui sont, « pour celui qui n'était plus/*pour celle qui n'est plus*, le symbole de sa résurrection<sup>60</sup> ». Le souffle de vie qui quitte le corps réapparaît dans des objets-psychopompes qui insufflent en nous la voix des disparus, et nous transforment progressivement en eux :

Tenant à la main l'« en-tout-cas » de sa mère, je la vis de la fenêtre s'avancer toute noire, à pas timides, pieux, sur le sable que des pieds chéris avaient foulé avant elle, et elle avait l'air d'aller à la recherche d'une morte que les flots devaient ramener<sup>61</sup>.

Il importe ici de relever que Madame de Sévigné est aussi le nom de la féminité – la grand-mère, ravie d'entendre Charlus « parler de ces *Lettres* exactement de la façon qu'elle eût fait [...] s'étonnait qu'un homme pût les comprendre si bien. Elle trouvait à M. de Charlus des délicatesses, une sensibilité féminines<sup>62</sup> ». Comme le précise Dagmar Wieser, « Charlus constitue [...] le pendant du personnage de la grand-mère », tous deux faisant de Madame de Sévigné le « prototype du sujet aimant » confronté à des « situations de séparation et de deuil<sup>63</sup> ». La valse des substitutions et des transmigrations n'en finit pas, dans la vie comme dans le roman :

ce qui me faisait si souvent rester couché, c'était [...] un être plus puissant sur moi qu'un être aimé, c'était, transmigrée en moi, despotique [...], c'était ma tante Léonie. [...] Voici de même que je parlais maintenant à Albertine, tantôt comme l'enfant que j'avais été à Combray parlant à ma mère, tantôt comme ma grand-mère me parlait. Quand nous avons dépassé un certain âge, l'âme de l'enfant que nous fûmes et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent nous jeter à poignée leurs richesses et leurs mauvais sorts<sup>64</sup> [...].

De fait, la grand-mère adore Madame de Sévigné dont la correspondance fétichisée par sa fille – qui est aussi la mère de Proust – est moins un miroir de la morte qu'une part d'elle survivante. Les figures maternelles s'enroulent en boucle, Proust se cherchant en permanence des corps féminins à investir, des fondations et des demeures maternelles où habiter, et, plus profondément, à outrager. Il faut dire que ces demeures sont dangereuses, pour deux raisons. La première renvoie au fait paradoxal que la mère aimante, qu'elle soit réelle ou fictive, prise la douleur et le chagrin chez un fils qu'elle cherchait auparavant à préserver :

---

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 693 ; la formule en italiques est de mon fait.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>62</sup> *RTP*, II, p. 121.

<sup>63</sup> Dagmar Wieser, *op. cit.*, p. 93.

<sup>64</sup> *RTP*, III, p. 586-587.

ma mère trouva surtout de la douceur dans les paroles où, malgré moi, je laissai passer un peu de ma souffrance. Elle ne pouvait que rendre maman heureuse (malgré toute la tendresse qu'elle avait pour moi), comme tout ce qui assurait à ma grand-mère une survivance dans les cœurs<sup>65</sup>.

Dans une lettre de 1890, après la mort de Madame Berncastel-Weil, Madame Proust écrivait déjà à son fils qu'elle aurait aimé qu'il lui exprime la tristesse qu'il ressentait :

Ta lettre aurait porté le reflet de ce que tu éprouvais et pour cela même elle m'aurait fait plaisir. Et d'abord jamais je ne suis attristée en pensant que tu penses à ta grand-mère ; au contraire, cela m'est extrêmement doux<sup>66</sup>.

La seconde raison est que les jeux identitaires et les substitutions archaïques entre la mère et la grand-mère menacent le narrateur de déperdition de soi :

Dans chacune des trois lettres que je reçus de maman avant son arrivée à Balbec, elle me cita Mme de Sévigné, comme si ces trois lettres eussent été non pas adressées par elle à moi, mais par ma grand-mère adressées à elle<sup>67</sup>.

On pense à Barthes incapable de mettre Proust à distance, et confondant leurs chagrins lors du décès de leurs mères respectives – au point, un temps, de ne pouvoir accéder à la singularité de son deuil et de son écriture. Chez Proust, c'est la mère vivante qui fusionne avec la mère morte, transmigration fascinante que la *Recherche* ne cesse de creuser, les mères se passant, à travers le Livre (celui de Sévigné, celui de Proust) le relais du Temps et des origines :

dès que je la vis entrer dans son manteau de crêpe, je m'aperçus – ce qui m'avait échappé à Paris – que ce n'était plus ma mère que j'avais sous les yeux, mais ma grand-mère<sup>68</sup>.

Madame de Sévigné, icône de la francité, devient ainsi le support d'une forme de revenance et de « survivance dans les cœurs<sup>69</sup> » qui oriente étrangement vers d'autres fantômes, troubles, errants, traumatiques (traumatisants ou traumatisés) : Golo le violeur dont la « transvertébration<sup>70</sup> » à l'orée de la *Recherche* réfracte à la fois les figures de Swann et du narrateur-enfant ; Swann mourant, dont la face exprime subitement, au sens charnel et atavique du terme, une lignée juive jusqu'alors résorbée<sup>71</sup> ; Esther enfin, la gardienne de la survie hébraïque et de « la quatrième dimension » (celle

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>66</sup> 17 juillet ou 26 juin 1880, *Correspondance de Marcel Proust*, I, *op. cit.*, p. 144.

<sup>67</sup> *RTP*, III, p. 167.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>70</sup> *RTP*, I, p. 10 ; voir Anne Simon, « Transvertébrations : la revenance et la vie », *La Rumeur des distances traversées*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne », 2018, p. 11-33.

<sup>71</sup> *RTP*, III, p. 103 : « Swann appartenait à cette forte race juive, à l'énergie vitale, à la résistance à la mort de qui les individus eux-mêmes semblent participer. Frappés chacun de maladies particulières, comme elle l'est, elle-même, par la persécution, ils se débattent indéfiniment dans des agonies terribles qui peuvent se

du Temps), dont les lèvres, lieu de l'oralité, débordent de leurs contours, investit, dans une ces parenthèses cruciales dans la *Recherche*, l'église de Combray<sup>72</sup> : « (la tradition voulait qu'on eût donné à Assuérus les traits d'un roi de France et à Esther ceux d'une dame de Guermantes dont il était amoureux)<sup>73</sup>. »

« Sévigné n'aurait pas mieux dit », tout simplement parce que Proust lui fait dire ce qu'il veut dire : la *Recherche* se construit à partir d'origines transversales, de chairs maternelles ambivalentes et enroulées les unes dans les autres, autre façon d'incorporer dans l'écriture l'amour, la mort, la mémoire et le Temps.

Anne Simon  
EHESS/CNRS,  
CRAL (Centre de recherches sur les arts et le langage)

---

prolonger au-delà de tout terme vraisemblable, quand déjà on ne voit plus qu'une barbe de prophète surmontée d'un nez immense qui se dilate pour aspirer les derniers souffles, avant l'heure des prières rituelles [...]. »

<sup>72</sup> *RTP*, I, p. 60.

<sup>73</sup> *Ibid.*